# TRAITÉ
## DES EFFETS
# DU VIRUS SYPHILITIQUE
## SUR
# TOUTE L'ÉCONOMIE ANIMALE.

---

## CHAPITRE PREMIER.

*De la Syphilis, ou maladie syphilitique proprement dite.*

LA MALADIE SYPHILITIQUE ou la SYPHILIS, (des mots grecs σῦς cochon, et φιλία amour, c'est-à-dire amour sale ou impur), appelée communément la VÉROLE ou la MALADIE VÉNÉRIENNE, est une maladie contagieuse, qui se propage de nos jours seulement par le moyen d'un contact immédiat, et le plus communément par le coït. Le virus spécifique appelé syphilitique excite en général, avant de produire cet assemblage de symptômes que nous désignons sous le nom de Syphilis, des ulcères, des blennorrhagies ou autres effets sensibles à la surface du corps, dans l'endroit où il a été appliqué. De là il paroît



Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0093-2 DFG

qu'il est absorbé, dans un espace de temps plus ou moins long, dans la masse du sang, et il produit alors, dans différentes parties du corps du malade, des symptômes particuliers qui le caractérisent aujourd'hui, tels que des ulcères à la gorge, des taches rouges ou brunes sur la peau, des pustules particulières, principalement au bord des cheveux, qui se changent aisément en ulcères croûteux, des douleurs dans les os, des gonflemens du périoste, ou des tumeurs de la substance des os mêmes (principalement de ceux qui ne sont pas recouverts de muscles), et enfin la carie.

Tous ces symptômes réunis ont rarement lieu aujourd'hui à la fois dans la même personne; c'est leur assemblage plus ou moins nombreux qui constitue la maladie en question qu'on appelle proprement la Syphilis ou la maladie syphilitique, la maladie vénérienne ou Vérole.

Ces symptômes sont les effets d'une acrimonie particulière, d'un poison animal spécifique, ou virus *sui generis*, appelé communément virus vénérien ou virus syphilitique.

Ce virus se communique, comme je l'ai dit, aujourd'hui, du moins en Europe, seulement par le contact immédiat entre une personne infectée et une personne saine : il faut même le plus souvent pour que l'infection ait lieu, que l'application de la matière imprégnée de ce virus soit prolongée quelque temps sur la surface saine d'une partie du corps humain.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0094-8 DFG

Cette communication a lieu le plus ordinairement dans l'union des deux sexes ; et les parties génitales étant ainsi les plus exposées au contact du virus, ce sont aussi généralement celles qui en éprouvent les premiers effets, et qui sont le siége primitif des premiers symptômes.

Ces symptômes *locaux sont*, dans les deux sexes, une Blennorrhagie, ou de petits ulcères rongeans aux parties *génitales*, qui s'étendent peu à peu, et sont fréquemment suivis d'un gonflement des glandes des aines. Après qu'un ou plusieurs de ces phénomènes ont eu lieu pendant un temps illimité, il survient communément des ulcères aux amygdales ou à la gorge, des taches ou des pustules, pour la plupart d'un brun ou d'un rouge foncé, en différentes parties de la surface du corps, mais particulièrement sur la poitrine ou sur le front à la racine des cheveux : ces pustules se couvrent bientôt de croûtes jaunâtres, et dégénèrent souvent en ulcères. Si ces symptômes sont négligés ou mal traités, le virus attaque les os du palais et ceux du nez ; ou il produit des douleurs, des tumeurs, des caries dans un ou plusieurs os du corps infecté, sur-tout l'os du front, le tibia, le sternum, la clavicule, etc. Telle est la marche la plus générale du virus syphilitique aujourd'hui : quelquefois cependant on observe que ce virus produit, dès les premiers instans de l'infection, un gonflement des glandes inguinales, sans qu'il ait été précédé ni de Blennorrhagie, ni d'ulcère,

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0095-4 DFG

ni d'aucune autre affection visible aux parties génitales; et quelquefois encore, mais plus rarement, le virus est absorbé et porté immédiatement dans la masse du sang, où il produit les effets dont je viens de parler, sans qu'il y ait eu ni Blennorrhagie, ni ulcère, ni gonflement des glandes inguinales.

J'ai dit que le coït est la manière la plus générale dont se communique la syphilis ou maladie vénérienne aujourd'hui; cependant il arrive souvent que lorsque d'autres parties d'une personne saine se trouvent en contact avec le virus logé dans quelque partie d'une personne infectée, ce virus s'y attache et exerce d'abord son action sur cette partie saine : ensuite, communément, après y avoir produit un ulcère, il est porté par les vaisseaux absorbans dans la masse du sang, où il se manifeste par les symptômes que j'ai décrits ci-dessus. Mais il arrive quelquefois, dans ce cas comme dans l'autre, et j'en ai vu plusieurs exemples, que le virus est absorbé dans la masse du sang, sans qu'il ait excité le moindre mal ou symptôme à la surface du corps; et porté ainsi directement dans le système du corps, il y produit primitivement ses effets.

La voie la plus ordinaire de communication de l'infection, après celle qui se fait par l'union des deux sexes, a lieu par le contact des doigts et des mains avec une partie affectée, sur-tout lorsque les parties saines exposées au contact sont affectées de quelque plaie ou d'excoriations accidentelles. Les chirurgiens,

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0096-0 DFG

les accoucheurs n'en fournissent malheureusement que trop d'exemples.

Dans tous ces cas, nous observons aujourd'hui que, pour que l'infection ait lieu, il faut en général que la partie saine soit en contact avec le fluide virulent d'une Blennorrhagie ou d'un ulcère syphilitique.

Une autre voie d'infection non moins fréquente est celle de la bouche : c'est ainsi que beaucoup d'enfans sont infectés par leurs nourrices, et beaucoup de nourrices saines par des enfans infectés. C'est particulièrement le mamelon qui devient ordinairement alors le siége de la maladie ; mais il arrive aussi quelquefois que la vérole se communique de la bouche à la bouche entre la nourrice et l'enfant, comme entre les personnes adultes.

Quelques écrivains modernes assurent qu'on peut prendre la maladie syphilitique en couchant dans le même lit avec ou après une personne qui en est infectée. Mais, d'après l'observation la plus attentive, ces cas n'arrivent jamais, ou au moins bien rarement de nos jours, sur-tout avec des personnes adultes : nous ne voyons jamais les gardes-malades s'infecter dans les hôpitaux où elles sont jour et nuit avec des personnes qui passent par toutes les périodes de la maladie. Le fait est, à ce qu'il paroît, que les malades syphilitiques sont disposés à se tromper là-dessus, ou plutôt à en imposer aux médecins et aux chirurgiens ; et les opinions les plus absurdes, les

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0097-6 DFG

moins vraisemblables sur la manière dont cette maladie peut se propager, s'accréditent facilement, surtout chez le vulgaire toujours crédule. De-là l'idée si généralement répandue en France, que cette maladie peut se gagner en allant à la garde-robe après une personne qui en est affectée. De-là le préjugé général de ne pas s'asseoir sur les lunettes, et cette malpropreté universelle des lieux d'aisance qu'on voit par-tout en France, dans les villes et dans les campagnes. Cependant, rien n'est plus faux en général; et s'il existe réellement des cas ou des faits qui prouvent authentiquement que la maladie se gagne quelquefois de cette manière, ces faits sont si rares, qu'ils méritent à peine d'être pris en considération. Ainsi je ne nierai pas qu'un homme allant à la garde-robe après un autre qui a quelque affection syphilitique aux parties génitales, et frottant le membre contre les parois que l'infecté a touchées, puisse gagner une Blennorrhagie ou un ulcère syphilitique à la même partie. De-là viennent aussi tant de ridicules récits qu'on entend faire si souvent dans plusieurs pays par des soldats et par des moines, sur la manière dont ils disent avoir été trompés et infectés de cette maladie.

Cependant le fait suivant, qui s'est présenté à un de mes amis, en 1787, à Edimbourg, prouvera qu'il est des cas où l'infection a quelquefois lieu d'une manière peu commune.

Il fut consulté pour deux jeunes filles dont il con-

noissoit parfaitement les parens, auxquels il donnoit ses soins comme médecin. L'aînée avoit douze ans, la cadette dix ; elles avoient toutes les deux des ulcères et des dartres dans différentes parties du corps, sans aucun mal aux parties génitales. La mère ne s'en étoit aperçue que depuis peu de temps. Mon ami crut d'abord que ces dartres étoient vénériennes ; mais sachant, comme médecin de la famille depuis nombre d'années, que le père et la mère étoient en bonne santé, et qu'ils n'avoient jamais eu ni l'un ni l'autre d'affections vénériennes, il fit d'exactes informations ; et trouvant que ces deux filles étoient parfaitement innocentes, que, d'après le rapport de leur mère, elles n'avoient aucune affection vénérienne locale, il demanda si elles n'avoient point couché avec quelque personne infectée. La mère répondit qu'elles n'avoient couché que dans leur propre lit, excepté quelquefois depuis peu avec une servante qu'elles aimoient beaucoup, et qui paroissoit fort saine. On appela la servante, et on lui demanda en présence de sa maîtresse si elle n'étoit pas malade, si elle n'avoit pas quelque maladie de peau : elle nia effrontément qu'elle en eût aucune. Mon ami communiqua ses soupçons à la maîtresse, qui fit déshabiller la servante en sa présence. On vit alors sur différentes parties de son corps, des taches croûteuses non équivoques, et en examinant plus particulièrement la tête, on aperçut une *corona veneris* très-complète. La servante disparut sans qu'on en

ait jamais entendu parler depuis; et on traita, par l'usage du mercure, les deux enfans, qui furent guéries en quelques semaines.

Ce fait prouve évidemment que, même à présent, la maladie syphilitique se communique quelquefois par le contact simple d'un corps nu à un autre corps nu, sans le coït, sur-tout dans les jeunes personnes dont la peau est plus délicate. *Sydenham* avoit déja fait cette remarque : il dit avoir observé plus d'une fois que des enfans, en couchant dans le lit avec leurs parens infectés, l'ont été eux-mêmes; il ajoute, avec sa sagacité ordinaire, que les enfans couchant nus avec une personne infectée attrapent la maladie quoique les personnes adultes, dont la peau est devenue ferme par l'âge, soient à peine capables d'être infectées, en couchant simplement ensemble, et sans un coït impur. Le cas est en effet très-différent avec des enfans, dont la peau tendre reçoit l'infection beaucoup plus aisément de cette manière.

Une autre question de grande importance, que je n'osai pas décider pendant long-temps, c'est si la maladie syphilitique pouvoit se propager aux enfans par la génération, ou, pour parler plus exactement, si jamais un père infecté pouvoit communiquer la maladie au fœtus par la semence, pendant l'acte vénérien; ou si une mère infectée, ayant les parties génitales dans un état de parfaite santé, pouvoit communiquer ce virus au fœtus, dans l'utérus, par la voie de la circulation.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0100-5 DFG

Un cas remarquable, qui s'est présenté il y a quelques années à Londres, éclaircit ce point de doctrine, et prouve que cette maladie peut quelquefois passer aux enfans par la semence de la part du père.

Un dragon de la garde du roi étoit affecté d'un ulcère syphilitique dans la gorge, qui résista longtemps au mercure. *Pendant le traitement* il habita avec sa *femme, qui n'a jamais* eu aucun mal syphilitique, *et qui* est encore en parfaite santé. L'enfant qui fut le fruit de ce coït fut attaqué, quelques semaines après sa naissance, d'un ulcère syphilitique à la gorge, dans le même endroit ou le père avoit le sien. J'ai vu le père et le fils ; ils sont maintenant tous les deux parfaitement guéris.

Je sais qu'il y a actuellement une famille régnante en Europe, dont tous les enfans sont nés avec le germe vérolique dans le corps, et dont aucun n'a survécu jusqu'à ce qu'on se soit déterminé à la fin à administrer le mercure à l'ânesse qui fournissoit le lait pour la nourriture du dernier né.

Voilà donc le point bien décidé à l'égard du père : mais à l'égard de la mère, je n'ai jamais pu, nonobstant tous les soins que je me suis donnés, découvrir encore un seul fait direct et bien constaté qui prouve jusqu'à l'évidence que le virus syphilitique puisse se communiquer de la mère au fœtus, dans l'utérus.

Les enfans infectés qui se sont présentés tant à mon observation qu'à celle de quelques-uns de mes

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0101-1 DFG

amis, à qui la pratique offre fréquemment l'occasion de voir des enfans nouveau-nés, sembleroient plutôt fournir des preuves pour la négative. Ni moi, ni aucun de mes amis, nous n'avons jamais pu parvenir à observer des ulcères ou autres marques évidentes du virus syphilitique sur les enfans, à l'instant de leur naissance; et l'on peut supposer, avec assez de probabilité, que ceux qui paroissent au bout de quatre, six ou huit jours au plus tard après la naissance, aux parties génitales, à l'anus, aux lèvres, à la bouche, etc. de ces enfans, ainsi que les écoulemens des parties génitales ou des yeux qu'on observe quelquefois chez eux, proviennent de l'infection qui leur a été communiquée, lors de leur passage par le vagin de la mère, par des ulcères que celle-ci avoit en cette partie : car la peau de l'enfant est alors à peu près aussi tendre que les surfaces rouges du corps, telles que celles du gland, des lèvres, etc.; et c'est sans doute le cas le plus fréquent où l'absorption immédiate du virus syphilitique puisse avoir lieu.

Un autre point très-important qui reste encore à décider, c'est de savoir si le virus syphilitique, absorbé dans le système du corps, infecte jamais quelqu'autre fluide que la partie gélatineuse et albumineuse de la masse du sang, et de constater enfin s'il infecte quelquefois le lait, et si par conséquent l'infection se peut communiquer, par la voie de ce liquide, de la mère ou de la nourrice à son nourrisson.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0102-7 DFG

D'après ce que je viens de dire, toutes les voies par lesquelles le virus syphilitique se propage aujourd'hui chez nous en Europe, d'une personne infectée à une personne saine, semblent se réduire à celles qui suivent :

1°. Le Coït d'une personne saine avec une personne évidemment affectée d'une Blennorrhagie ou d'ulcères syphilitiques aux parties génitales : c'est la voie la plus fréquente.

2°. La Copulation d'une personne saine avec une personne saine en apparence, mais dont les parties génitales recèlent le virus, sans qu'il y ait encore produit aucun symptôme apparent. Ainsi une femme qui a reçu l'infection d'un homme peut, pendant plusieurs jours (et cela arrive assez fréquemment), infecter un ou plusieurs hommes, sans qu'on puisse apercevoir en elle aucun symptôme de cette maladie ; et réciproquement un homme peut infecter des femmes de la même manière. — Il n'est pas rare d'observer des cas semblables dans la pratique, dans les capitales de l'Europe.

Il s'en est présenté un à moi depuis peu, qui pourroit faire croire que le virus peut quelquefois se communiquer et se propager, quoique les parties génitales ne soient nullement infectées. Un médecin de mes amis fut attaqué de symptômes syphilitiques, pour lesquels il prit quelques remèdes mercuriaux. Tous les symptômes de cette maladie disparurent, et il parut être en parfaite santé pendant l'espace de six

mois, lorsqu'un jour ayant couché avec une femme saine, selon toutes les apparences, celle-ci se trouva infectée quelques jours après. Tous les deux demeurèrent persuadés que cette infection venoit de lui : car, deux jours après, il fut affecté d'un bubon, sans avoir aucune maladie locale aux parties génitales. Si cette observation étoit bien avérée, ce qu'elle ne me paroît pas être, ou si elle étoit confirmée par d'autres, elle seroit très-instructive, et prouveroit trois choses très-intéressantes à savoir relativement à la nature du virus syphilitique : d'abord, qu'il peut demeurer dans le corps pendant six mois, sans donner le moindre signe de son existence ; secondement, qu'il peut être communiqué à une personne, sans que les parties génitales de la personne infectée soient malades ; troisièmement, que ce poison se dépose quelquefois de la masse du sang dans les glandes inguinales, quoique nous ne puissions pas dire aisément comment cela arrive. Mais je suis loin de tirer de telles conclusions d'un fait isolé, l'unique dans son genre qui soit venu jusqu'ici à ma connoissance, et qui laisse d'ailleurs beaucoup d'incertitude : car il me paroît que ces symptômes peuvent avoir été produits par une absorption immédiate du virus, logé et dormant, pour ainsi dire, dans le vagin de cette femme, qui étoit, en apparence, dans le meilleur état de santé.

3°. L'ALLAITEMENT. Dans tous les cas de cette espèce qui se sont présentés à ma connoissance, ou

les mamelons de la nourrice furent infectés par des ulcères syphilitiques qui se trouvèrent dans la bouche de l'enfant, ou réciproquement les mamelons de la nourrice étant attaqués d'ulcères syphilitiques occasionnèrent des ulcères de la même nature dans la bouche, au nez et aux lèvres de l'enfant, et lui communiquèrent *ainsi l'infection* générale. Il est encore douteux, *comme je l'ai* remarqué ci-dessus, si le virus *syphilitique* se communique jamais par le lait même.

4°. En exposant au contact du virus syphilitique, par des baisers, par des frottemens, ou par des attouchemens, quelque partie du corps que ce soit. Le danger devient double, si les parties qu'on expose ainsi ont été précédemment excoriées, blessées ou ulcérées par une cause quelconque. Il y a plusieurs exemples, sur-tout dans les grandes villes, de nourrices affectées d'ulcères syphilitiques dans la bouche, qui ont communiqué la vérole à des enfans par des baisers. J'ai rapporté plus haut un cas où la maladie syphilitique fut communiquée à deux enfans qui avoient coutume de coucher avec une servante attaquée d'une maladie de peau syphilitique cachée; et j'ai cité encore des cas frappans d'infection, par le simple frottement des parties génitales des hommes sains contre les parties génitales infectées d'une femme. (*voy. chapitre XI, vol. I.*) Nous voyons aussi fréquemment des ulcères syphilitiques qui viennent de cette manière au scrotum et aux cuisses. J'ai vu mal-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0105-5 DFG

heureusement plus d'un exemple où le virus s'est communiqué aux mains des sages-femmes et des chirurgiens; et, *vice versâ*, je connois un exemple où une sage-femme ayant une dartre syphilitique au bras, communiqua la vérole successivement à plus de cent femmes.

5°. En blessant quelque partie du corps avec une lancette, un couteau ou autres instrumens infectés du virus syphilitique. On observe à cet égard une ressemblance entre ce virus et celui de la petite-vérole. Nous avons plusieurs exemples de la communication de cette dernière manière, par la saignée faite avec une lancette qui, après avoir servi ou à l'inoculation ou à l'ouverture des pustules véroliques, n'avoit pas été ensuite suffisamment nettoyée. *Van Swieten* rapporte plusieurs cas, où la maladie syphilitique a été communiquée par un pareil défaut d'attention à nettoyer l'instrument dont on s'est servi pour faire des saignées ou des scarifications. En Moravie, l'an 1577, plusieurs personnes assemblées dans un bain, où, selon la coutume de ce temps, on se faisoit faire en même temps des scarifications par le barbier, furent toutes infectées de la maladie syphilitique. *Crato* le médecin, et *Jordan*, qui donnent la description de cette maladie, pensent qu'elle fut communiquée par l'instrument avec lequel on avoit fait les scarifications.

6°. Par la Transplantation des dents. J'ai été témoin d'un exemple déplorable : Une jeune fille à

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0106-1 DFG

Londres s'étant fait ôter une dent gâtée, et l'ayant aussitôt remplacée par une dent tirée immédiatement d'une jeune femme qui paroissoit saine, fut bientôt attaquée d'un ulcère dans la bouche. Le mal paroissoit de nature syphilitique, mais si rebelle, qu'il résista aux remèdes mercuriels les plus puissans, entraîna la carie de la mâchoire, suivie de la plus affreuse érosion de la bouche et du visage, et conduisit enfin cette infortunée au tombeau; et tout cela sans qu'on aperçut la moindre incommodité dans la femme qui avoit fourni la dent.

7°. Par la Génération. J'avois long-temps douté si la propagation du virus avoit réellement lieu de nos jours de cette manière, sans une maladie locale des parties génitales; mais le fait que j'ai cité ci-dessus (et j'en connois encore d'autres) prouve sans replique qu'un père infecté de la maladie syphilitique peut communiquer, par la semence, ce mal à ses enfans, quoique ses parties génitales soient parfaitement saines. C'est ainsi, sans doute, que la maladie syphilitique se propage quelquefois d'une génération à l'autre, et qu'elle devient une maladie héréditaire.

Pour bien saisir les contradictions apparentes qui se présentent quelquefois dans la pratique concernant la propagation de la maladie syphilitique, et pour assurer le jugement du jeune praticien dans des cas douteux et difficiles, j'ajouterai les remarques suivantes :

1°. Le virus syphilitique peut être absorbé et porté dans la masse du sang, et procurer l'infection géné-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0107-7 DFG

rale, sans produire ni laisser aucun effet visible sur la surface du corps : il est en conséquence de la plus grande importance d'avoir présent à l'esprit dans la pratique, que l'absorption a quelquefois lieu avant que les parties externes paroissent affectées d'aucun symptôme ; que conséquemment la masse du sang peut être infectée avant que les effets du virus paroissent sur les parties génitales, ou même *sans* que ces parties soient jamais affectées.

2°. Une personne, homme ou femme, qui a du virus syphilitique logé dans ses parties génitales, peut infecter une autre et lui donner une Blennorrhagie ou un ulcère syphilitique, sans qu'elle-même ait la moindre apparence de maladie, soit dans ses parties extérieures, soit dans le système du corps. Pour bien comprendre ce paradoxe, il faut se souvenir de ce que nous avons observé plus haut, que le virus syphilitique, appliqué à une partie quelconque d'une personne saine, doit y demeurer adhérent pendant quelque temps, avant qu'il puisse y produire un effet apparent, c'est-à-dire une Blennorrhagie ou un ulcère : or, s'il est enlevé à temps, soit par hasard, soit par propreté, il ne produira aucun effet dans cette partie ; ou s'il est enlevé dans le coït par une personne saine, avant qu'il ait eu le temps d'agir sur l'endroit où il étoit logé, celle-ci seule sera exposée à l'infection, et deviendra malade pendant que l'autre restera saine. De tels exemples se rencontrent aujourd'hui assez fréquemment dans la pratique.

3°. On observe souvent, sur-tout dans les grandes

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0108-3 DFG

capitales de l'Europe, que des gens accoutumés à cohabiter habituellement avec une femme restent en bonne santé, sans gagner aucune maladie, tandis qu'un étranger cohabitant avec cette même femme, en reçoit quelquefois une infection violente.

Quoique toutes les parties du corps humain paroissent susceptibles de recevoir l'infection, on observe cependant que le virus syphilitique affecte quelques fluides et quelques parties préférablement à d'autres. Il n'affecte que rarement et peut-être jamais d'autres glandes lymphatiques que celles des aines, des aisselles et de l'avant-bras. Il produit quelquefois des coagulations de la lymphe et des tumeurs des vaisseaux absorbans des parties génitales; mais il attaque principalement les glandes muqueuses de ces mêmes parties et de la gorge dans les deux sexes; il corrode, détruit ou altère la partie gélatineuse du sang dans les os, et quelquefois dans les bulbes des cheveux, d'où la tête chauve (*Alopecia syphilitica*); dans quelques cas très-invétérés ou mal traités, il attaque les ongles des pieds et des mains, les détruit et les fait tomber; c'est dans ces cas qu'il produit probablement, dans les climats chauds, la lèpre noire (*Leontiasis* ou *Elephantiasis*), maladie des plus terribles, dans laquelle le corps devient couvert d'ulcères; et les membres corrodés, tombant à la fin par morceaux, rendent le malade mourant un spectre des plus hideux. — Heureusement pour l'homme, on a découvert à la fin,



Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0109-0 DFG

contre cette cruelle maladie, une méthode curative efficace et radicale.

Lorsque les symptômes sont aussi bien caractérisés que ceux que j'ai décrits ci-dessus, et que sur-tout plusieurs se combinent ensemble, il ne sera pas difficile de prononcer sur la nature de la maladie; mais le virus syphilitique ne produit pas toujours des symptômes si caractéristiques, et alors il est quelquefois très-difficile et même impossible de distinguer les maux syphilitiques des maladies qui proviennent d'autres causes. Ce sont ces cas qui exigent souvent la plus grande sagacité de la part du médecin. — Dans les cas douteux, on ne doit pas négliger d'examiner les parties génitales, et de rechercher si elles ne conservent pas les empreintes d'un ancien ulcère, ou s'il n'y a pas une tumeur ou dureté aux glandes inguinales.

L'infection syphilitique se communique à la masse du sang de deux manières. La première et la plus ordinaire, c'est lorsque le virus syphilitique, après avoir été communiqué par l'union des deux sexes et avoir produit une Blennorrhagie, ou un ulcère, ou un bubon, est porté, pendant le cours de ces maladies, dans la masse du sang, par les vaisseaux absorbans; l'autre, qui est plus rare, a lieu lorsque le virus est absorbé sur-le-champ sans avoir produit d'effets visibles sur les parties génitales, ou lorsqu'il est communiqué à la masse du sang, sans l'union des

deux sexes, des diverses manières que j'ai rapportées plus haut.

Dans le premier cas, le virus, mêlé avec la lymphe, passe dans le sang par le systême des vaisseaux absorbans : dans le dernier, il se communique souvent plus directement au sang, sans aucun mélange, par exemple, lorsqu'il y a une plaie ou une excoriation ; aussi observe-t-on dans ce cas-ci que ses effets sont en général beaucoup plus rapides et beaucoup plus violens que dans le premier.

Avant que le virus syphilitique existant dans le systême du corps produise des éruptions à la peau, ou autres effets visibles dans le corps, les malades tombent souvent dans des abattemens et des langueurs extraordinaires ; quelquefois ils sentent, dans toutes les parties du corps, des douleurs erratiques, et dans les os cylindriques des douleurs et des élancemens de dehors en dedans ; fréquemment il se manifeste une douleur dans le péricrâne, comme si la tête étoit fortement comprimée. Quand ces douleurs ne deviennent pas très-violentes pendant la nuit, elles causent simplement de l'agitation et de l'inquiétude : elles paroissent fort différentes de ces douleurs perçantes qui attaquent les os cylindriques dans la maladie syphilitique confirmée, et qui causent l'épaississement et le gonflement du périoste, ou une véritable exostose qui est fréquemment suivie de la carie. Les premières sont des espèces de douleurs vagues, bornées au périoste et aux surfaces musculaires, aponévrotiques, ou liga-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0111-7 DFG

menteuses, et elles sont quelquefois si légères, qu'elles excitent à peine des plaintes ; mais, lors même qu'elles sont plus fortes, elles sont évidemment plus supportables que ces dernières. Outre ces symptômes, les malades éprouvent souvent de la foiblesse et de la lassitude, non seulement pendant le jour, et lorsqu'ils sont debout, mais plus spécialement encore le matin, lorsqu'ils se lèvent : ni le sommeil ni le lit ne leur procurent aucun repos, aucun rafraîchissement. Ils sont attaqués d'une fièvre de l'espèce lente, avec un pouls foible et accéléré, les yeux enfoncés, le cercle de l'orbite livide ; ils ont les épaules et les côtés douloureux ; la physionomie montre une constitution harassée et minée : en un mot, le malade maigrit et dépérit sensiblement.

Ces symptômes précèdent souvent l'apparition des ulcères de la gorge et des éruptions cutanées : plus ces éruptions sont générales, plus la rémission des douleurs et la diminution de ces autres symptômes dont nous venons de parler, sont sensibles.

La peau prend alors une couleur brune ; il paroît, sur la poitrine et sur les épaules ou sur le front, des taches plates d'une couleur rouge-pourpre, jaunâtre ou livide ; quelquefois ces taches sont distinctes, petites, circulaires ; quelquefois elles sont larges, étendues, et paroissent fréquemment couvertes d'une croûte sèche, furfureuse, semblable à une dartre, sur-tout à la racine des cheveux, sur le front, sur les joues, dans le cou ; quelquefois elles se changent en ulcères

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0112-3 DFG

qui deviennent profonds et caverneux. Dans la paume des mains et sur la plante des pieds, ces éruptions dégénèrent en fissures ou rhagades qui deviennent dures, calleuses, et qui rendent quelquefois une humeur ichoreuse et claire, et l'épiderme se sépare de la peau ; il se forme, dans différentes parties du corps, des tubercules durs, calleux, *circulaires*, ou des pustules peu élevées qui *sont le plus* souvent sèches, d'autres fois humides, *écailleuses*, *furfureuses et jaunâtres*, et qui quelquefois s'ulcèrent au sommet : on les voit communément aux angles de la bouche, et sur les ailes du nez. On observe fréquemment aussi cette espèce d'éruption autour du front, des tempes, sur les mains, sur les poignets, sur les cuisses, sur les fesses et sur les reins : enfin elles sont souvent dispersées sur toute la surface du corps.

Un autre symptôme caractéristique de la maladie syphilitique est l'inflammation et l'exulcération des amygdales, de la luette et du palais, ou des autres parties internes de la bouche, de la gorge et du nez. Ces ulcères négligés sont bientôt suivis de la carie, qui détruit les os du palais ; cette partie se couvre de tubercules et de pustules qui dégénèrent en ulcères phagédéniques, et la carie des os palatins gagne bientôt ceux du nez. La membrane pituitaire, attaquée de cette maladie, s'épaissit, devient calleuse ou fongueuse ; il se forme un ou plusieurs ulcères dans le nez : les os spongieux, les os triangulaires du nez, et le vomer qui les soutient, deviennent cariés, et leur

chute donne lieu à cette dépression et défiguration du nez qu'on voyoit encore très-souvent il y a vingt ou trente ans, et qui est devenue heureusement très-rare en Europe, au moins en France et en Angleterre. La voix s'altère en même temps; elle devient rauque; le malade perd la faculté d'articuler des mots, et il est incapable de se faire entendre, s'il ne met un obturateur pour remplir le vide occasionné par la perte de la luette et la chute des os cariés. Les gencives se corrodent, les dents tombent, l'haleine devient fétide et brûlante. Comme les affections de la peau et de la gorge existent quelquefois en même temps, j'ai pensé qu'il convenoit de les rapporter ensemble, ainsi que celles du palais qui quelquefois ont lieu aussi alors, ou qui surviennent bientôt, si le mal n'est pas arrêté à temps.

Ces ulcères de la luette, du palais, des amygdales, ont une apparence couenneuse et une couleur blanchâtre; ils se creusent de plus en plus, tandis que ceux de la bouche ressemblent en général plus à des aphthes. L'œil accoutumé à les observer sait les reconnoître sans se tromper, quoiqu'il ne soit pas aussi facile de les décrire. Le mercure administré y cause toujours quelque changement heureux. Aussi je puis avancer, sans hésiter, que toutes les fois que les amygdales et la luette seront ulcérées à la suite d'une infection syphilitique, l'ulcère ne se guérira jamais spontanément, mais qu'il s'étendra toujours si on ne lui oppose pas le mercure.

Les effets du virus syphilitique dans le système du

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0114-5 DFG

corps se manifestent ordinairement d'abord sur les parties molles, telles que la gorge, la peau, ensuite sur les membranes aponévrotiques, les tendons et le périoste, enfin sur les os eux-mêmes. Mais la maladie ne suit pas toujours régulièrement cette marche; car on observe quelquefois que ces dernières parties sont affectées, sans qu'il ait paru aucun symptôme sur les premières.

Quelques praticiens des hôpitaux ont cru s'apercevoir que cette maladie avoit un caractère différent, suivant les différentes constitutions de l'air et des saisons, parce qu'ils ont observé, dans les hôpitaux destinés uniquement au soulagement des malades syphilitiques, que tantôt c'étoit un symptôme qui dominoit, et tantôt c'étoit un autre. On a remarqué de même, dans l'hôpital de Vaugirard, qu'il y avoit presque toujours un symptôme dominant chez les enfans syphilitiques, et que ce symptôme varioit suivant les saisons. Dans un temps, c'étoient des ulcères syphilitiques à la bouche; dans un autre, c'étoient des ophthalmies.

On a beaucoup disputé sur le temps où les symptômes de la syphilis se manifestent après que le virus a été absorbé dans la masse des humeurs : mais j'ai remarqué que ce temps est si différent dans les diverses personnes, qu'il est impossible d'assigner à cette apparition une époque invariable. Dans plusieurs sujets, ces symptômes paroissent quelques jours après l'absorption; dans d'autres, ils ne paroissent qu'après plusieurs semaines; et même, dans quelques cas,

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0115-1 DFG

plusieurs mois se passent avant que les effets du virus se développent dans la constitution, sur-tout si l'action du virus a été suspendue ou arrêtée, sans être détruite, par la mauvaise administration du mercure. Dans quelques cas, rares à la vérité, le virus semble être resté dans le corps pendant plusieurs années sans avoir donné aucun signe de sa présence, lorsque tout-à-coup il se manifeste par les symptômes les moins équivoques.

Il y a beaucoup d'exemples d'ulcères à la gorge et de douleurs dans les os, qui paroissent soudainement sans aucune indisposition préalable; dans d'autres cas on observe d'abord une grande inquiétude, une insomnie, des douleurs erratiques dans différentes parties du corps, précédées ou accompagnées d'une fièvre symptômatique, une émaciation générale, un changement considérable dans la physionomie, enfin un épuisement total de la constitution du malade. Quelquefois les maladies des os paroissent quelques semaines ou quelques mois après que le malade a pris du mercure pour des ulcères de la gorge ou pour des maladies cutanées, s'il n'en a pas continué l'usage jusqu'à parfaite guérison. On rencontre journellement dans la pratique un grand nombre de ces exemples.

Les ulcères de la gorge, les éruptions cutanées, les douleurs, etc. disparoissent, dans ces cas, sous l'usage du mercure; mais alors, si on suspend son usage, ces symptômes se reproduisent ou sont remplacés, quelques semaines ou quelques mois après, par des

douleurs et le gonflement du périoste ou des os. Si la bouche du malade est aisément affectée par le mercure, ce qui arrive souvent, le praticien ne doit pas se laisser détourner par cet accident, ni abandonner l'emploi de ce remède : il doit seulement apporter tous ses soins à choisir la manière la plus propre de l'administrer, régler *sagement la quantité* qu'il faut en donner, choisir une bonne préparation, et prescrire un régime approprié.

*Bérenger de Carpi* est le premier médecin qui ait employé le mercure contre la maladie syphilitique ; mais il tint secrète une pratique qui lui acquit une grande fortune, et nous devons principalement à *Vigo* et à *Fallope* l'introduction de ce remède.

Le mercure avoit été cependant connu, et l'on en avoit fait usage, long-temps avant que la syphilis parût en Europe, pour différentes éruptions cutanées. Les médecins arabes, dont la pratique nous a été transmise par *Rhazès*, s'en servirent sous la forme d'emplâtre et d'onguent. *Vigo* et *Fallope* l'employèrent d'abord de la même manière que les Arabes : ils appliquoient des emplâtres et l'onguent mercuriel sur les parties affectées. Cependant on voit dans leurs écrits qu'ils firent bientôt usage des préparations chimiques. L'oxide rouge de mercure fut une des premières ; ils employèrent ensuite les fumigations mercurielles, et bientôt après des lotions faites avec le muriate oxigéné de mercure dissous dans l'eau distillée, qu'on appliquoit sur les parties affectées.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0117-2 DFG

On a imité cette méthode de nos jours, en faisant dissoudre le muriate oxigéné de mercure dans une grande quantité d'eau chaude, pour y faire baigner les malades.

Enfin *Vigo* semble être le premier qui ait essayé de donner le mercure à l'intérieur dans la syphilis; mais les médecins ne voulurent pas suivre cet exemple, parce qu'ils observèrent que ce remède avoit opéré des effets violens et quelquefois terribles sur les malades, sans en avoir produit de permanens sur la maladie. D'ailleurs, le mercure étoit regardé alors, et le fut encore long-temps après, tel que l'antimoine le fut de notre temps, et que l'arsenic l'est encore aujourd'hui, comme un poison, parce qu'on ne savoit pas le manier comme il faut, ni continuer son usage assez long-temps.

A peine cinquante ans s'étoient écoulés depuis l'apparition de la maladie syphilitique, que les fameuses pilules de mercure crud, appelées pilules de *Barberousse*, furent apportées de la Turquie, et introduites dans la pratique. Elles étoient composées de vingt-cinq drachmes de mercure, dix drachmes de rhubarbe, trois drachmes de scammonée, d'une drachme de musc, d'autant d'ambre, et de deux drachmes de miel blanc; le tout bien trituré et réduit en masse avec le sirop de citron. On donnoit une de ces pilules, de la grosseur d'un pois, tous les soirs, une heure avant souper; mais on redoutoit tellement, comme je viens de dire, les effets du mercure, que les mé-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0118-8 DFG

decins osoient à peine employer ce remède à l'intérieur, sous quelque forme que ce fût.

On avoit essayé aussi avec avantage, pour la guérison de la syphilis, l'usage des sudorifiques, et nous les trouvons recommandés par plusieurs anciens écrivains.

Le gayac (*Guajacum officinale*) fut apporté de Saint-Domingue en Europe dans l'année 1517; et bientôt après les Espagnols apportèrent aussi de l'Amérique la salsepareille (*Smilax salsaparilla*), et le sassafras (*Laurus sassafras*), plantes dont les naturels du pays se servoient pour la même maladie.

Depuis ce temps jusqu'à nos jours, on a inventé et recommandé beaucoup d'autres végétaux, mais surtout un nombre prodigieux de préparations et de compositions mercurielles, dans l'intention sans doute, du moins en général, de conserver les qualités salutaires du mercure, et d'en corriger les qualités réputées nuisibles. On s'en est occupé principalement depuis qu'on a reconnu l'insuffisance des végétaux pour opérer la guérison radicale de la maladie syphilitique, sur-tout dans les climats septentrionaux de l'Europe. Le mercure a soutenu sa prééminence, et il est aujourd'hui le remède souverain pour la guérison de cette maladie, dans tous ses degrés et dans toutes ses périodes, quoiqu'on ne puisse disconvenir qu'entre les mains des charlatans il devient souvent un remède dangereux et même quelquefois funeste : mais il faut en accuser l'inexpérience ou le manque de connois-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0119-6

sances du praticien, et non pas le mercure lui-même, qui est toujours un médicament sûr et bienfaisant quand il est administré avec prudence. Il est, jusqu'à présent, le seul remède connu sur lequel on puisse compter avec sûreté pour guérir radicalement la maladie syphilitique : mais son administration exige, dans beaucoup de cas, une grande sagacité et beaucoup de connoissances pratiques, afin de déterminer la quantité nécessaire pour procurer la guérison; choisir la préparation la mieux adaptée aux circonstances, et la méthode la plus convenable de l'introduire dans le corps; fixer l'époque à laquelle il faut le donner, ou à laquelle il faut cesser son usage, soit pour toujours, soit pour le reprendre après; régler le régime du malade pendant qu'on l'emploie; et prévenir, ou guérir enfin radicalement, les effets fâcheux qui pourroient quelquefois résulter de son usage.

Ceux qui prétendent qu'il n'y a qu'une préparation mercurielle, qu'il n'y a qu'une méthode d'administrer le mercure, et qu'elle doit être préférée à toutes les autres, sont, d'après mon opinion, des routiniers inattentifs, ou des empiriques grossièrement ignorans, et très-éloignés de la vérité. Le degré et le siége de la maladie syphilitique, la rapidité ou la lenteur de ses progrès, la structure particulière de la partie affectée, la constitution et l'état actuel de la santé du malade, son idiosyncrasie, la nature des médicamens dont il a fait usage avant de nous con-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0120-7 DFG

sulter, enfin le régime de vie qu'il a suivi, sont autant de considérations qui peuvent et doivent apporter des différences dans le choix des préparations mercurielles, ainsi que dans la méthode de les administrer. Elles demandent de la part du praticien qui veut satisfaire sa propre conscience et répondre en même temps à la *confiance* des malades, une attention plus *sérieuse qu'on ne le croit communément.*

Un *auteur moderne* a avancé depuis peu qu'il étoit nécessaire qu'il se formât dans la constitution du sujet une maladie mercurielle par l'usage du mercure, avant que la maladie syphilitique pût être atteinte et guérie par ce remède, telle qu'une grande débilité, une disposition à la putrescence dans la masse des humeurs, une sorte de scorbut, et que sans cela la syphilis ne pourroit pas être radicalement guérie. Je laisse à la sagacité et au jugement des praticiens le soin d'apprécier la valeur de cette théorie concernant l'action du mercure pour produire la guérison de la vérole. Je conviens que le mercure produit de tels effets dans le corps ; mais que ces effets soient nécessaires pour opérer la guérison, et que l'on ne puisse espérer une cure radicale s'ils n'ont pas lieu, c'est un problême que les praticiens éclairés et attentifs ne résoudront que d'après des observations répétées : pour moi, je ne regarde pas cet état du malade et les effets du mercure comme nécessaires ou indispensables pour la guérison radicale de la maladie syphilitique ; et j'observe en même temps que la syphilis est souvent

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0121-3 DFG

guérie dans des climats chauds par la seule décoction de gayac ou de salsepareille. Le gayac étoit le seul remède connu par les naturels de l'Amérique, pour la guérison de cette maladie; les racines de salsepareille et de sassafras ont été employées avec succès contre la maladie syphilitique : mais certainement, ni ces racines, ni le gayac, ne produisent cet effet salutaire, en causant une débilité ou une putrescence des humeurs.

Le même auteur regarde aussi comme nécessaire pour produire une guérison radicale de la vérole, d'entretenir un ptyalisme uniforme, et il veut en conséquence que le malade garde la chambre et qu'il s'abstienne de l'air frais. Cette assertion, comme un grand nombre d'autres en médecine, ne mérite aucune considération; car c'est précisément à cet usage de confiner les malades dans une chambre fermée, et d'entretenir une salivation uniforme, qu'est dû l'accroissement dangereux et souvent funeste de plusieurs ulcères syphilitiques.

Sans doute, lorsque l'atmosphère est humide, ou que la saison est froide, il est utile et quelquefois même nécessaire de renfermer les malades, ou au moins de les tenir bien chaudement : mais ce n'est pas, comme l'auteur le conseille, pour déterminer, au moyen du mercure, une diathèse putride ou une foiblesse générale, qu'il regarde comme nécessaire à la guérison; c'est plutôt pour prévenir les mauvais effets du mercure, qui pourroient résulter, et qui en

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0122-9 DFG

effet résultent souvent de la transpiration arrêtée, tels que le tétanos, la paralysie, etc. : ou c'est quelquefois pour empêcher les imprudences dans le régime, auxquelles pourroit se livrer un malade impatient et incapable de se gouverner lui-même. Cette précaution, ainsi que la diète, sont spécialement nécessaires dans les pays où les hommes sont plus adonnés aux excès de la boisson, et dans ceux où les effets d'une atmosphère froide et humide sont le plus à craindre.

Il convient, au commencement du traitement, d'avertir les personnes accoutumées à boire beaucoup, que, si pendant l'usage du mercure elles ne se tiennent pas à un régime plus sobre, elles ne peuvent s'attendre qu'à une cure longue et ennuyeuse, qu'elles ont même à craindre les mauvais effets du mercure. L'excès du vin et l'air froid et humide, ou un vent coulis, sont des choses qu'il faut soigneusement éviter pendant un traitement mercuriel.

Il est impossible de déterminer, par une règle générale, combien doit durer l'emploi du mercure, et le moment où l'on doit en cesser l'usage, principalement dans les cas où le malade est très-affoibli, ou lorsque la maladie est très-invétérée ou accompagnée de certains ulcères, de gonflemens des os ou de carie. Ce sont ces ulcères, ces caries, qui s'empirent et deviennent même quelquefois funestes pendant l'usage continué du mercure. C'est dans des cas semblables qu'un traitement mercuriel alternant est souvent notre

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0123-5 DFG

seule ressource, malgré tout ce qu'on a dit et écrit depuis peu contre cette méthode ; car on est alors fréquemment obligé d'abandonner l'usage du mercure avant que le virus soit totalement détruit, pour avoir recours à un régime fortifiant ; et, dès que le malade a recouvré ses forces, de reprendre l'usage du mercure : on est même obligé quelquefois d'alterner ainsi à plusieurs reprises, et même de changer les préparations mercurielles, jusqu'à ce qu'enfin le virus syphilitique soit radicalement détruit.

Le jeune praticien doit sur-tout se garder de ne jamais céder à l'impatience des malades, principalement des femmes, et de renoncer trop tôt à l'emploi du mercure, en se prêtant ainsi à leur aveugle desir. Un grand nombre de malades deviennent les victimes de cette condescendance, qu'ils reprochent ensuite au médecin, et ils souffrent quelquefois toute leur vie des suites des maux syphilitiques dont ils se seroient préservés s'ils avoient consenti à continuer plus long-temps le traitement mercuriel, et s'ils ne l'eussent pas abandonné trop tôt, ou même immédiatement après la disparition des symptômes.

Il faut donc toujours se souvenir qu'il ne suffit pas seulement de donner le mercure jusqu'à ce que les symptômes ou les effets apparens de la maladie soient disparus, mais qu'il faut en continuer l'usage au moins douze ou quinze, et quelquefois vingt ou même trente jours après, pour détruire, si j'ose m'expri-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0124-1 DFG

mer ainsi, jusqu'au dernier atôme du virus syphilitique.

Il est bon de remarquer ici que lorsque les os sont affectés de carie ou d'exostoses, la syphilis peut être guérie radicalement avant la cure complète de la carie, qui ne peut avoir lieu qu'après que la partie cariée se sera *exfoliée et séparée* de la partie saine de l'os; ce qui, *dans plusieurs cas*, dépend d'un long travail de la nature. A l'égard des exostoses ou hyperostoses produites par le virus syphilitique, elles subsistent souvent toute la vie, quoique le virus soit complétement et radicalement détruit.

Il faut observer encore que la carie peut provenir de la dénudation des os par la destruction des parties molles qui les recouvrent, et de leur exposition à l'air, sans qu'ils soient affectés eux-mêmes du virus syphilitique, comme cela arrive souvent aux os du nez et du palais. C'est ce qu'on peut appeler une carie symptômatique, qu'il faut soigneusement distinguer de celle qui provient de l'action du virus sur les os eux-mêmes.

Je finirai par observer qu'on ne doit jamais perdre de vue dans la pratique, que des ulcères à la gorge, des éruptions à la peau, diverses affections des os, des tumeurs et des douleurs chroniques dans les articulations des extrémités, simulant la goutte ou le rhumatisme invétéré, proviennent souvent, quoi qu'en disent quelques écrivains modernes, d'une gonorrhée

arrêtée mal à propos dans son commencement. J'en ai vu plusieurs exemples frappans : les malades, traités sans succès pendant un grand nombre d'années, n'ont été guéris à la fin que par un traitement mercuriel complet.

---

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0126-2 DFG